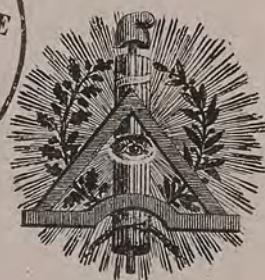


# THÉATRE

RÉvolutionnaire.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

OU



43

3





JEAN-JACQUES  
ROUSSEAU,

A SES DERNIERS MOMENS.

TRAIT HISTORIQUE.  
EN UN ACTE ET EN PROSE;

*Représenté pour la premiere fois , à Paris ,  
par les Comédiens Italiens ordinaires du  
Roi , le 31 Décembre 1790.*

PAR M. BOUILLY.

Prix 24 sols.



A PARIS;

Chez BRUNET , Libraire , place de la Comédie  
Italienne.

ET A TOURS,

Chez LETOURMY , le jeune , Libraire;

1791.

CHURCH

TECHNIQUE

TECHNIQUE

TECHNIQUE

TECHNIQUE

TECHNIQUE

TECHNIQUE

TECHNIQUE

## AVERTISSEMENT.

---

Pour mettre J. JACQUES ROUSSEAU sur la Scene , pour le représenter tel qu'il étoit ; il m'a fallu lui faire parler absolument son language , & me servir de ses propres paroles. On en trouvera beaucoup dans ce petit Ouvrage dont elles sont & l'ornement & la base. Je n'ai pas cru nécessaire qu'elles y fussent retracées en caracteres distinctifs : le Lecteur , sans doute , les reconnoîtra facilement.



---

---

## PERSONNAGES. ACTEURS.

J.- JACQUES ROUSSEAU. *M. Granger.*

M. DE GIRARDIN , Propriétaire  
d'Ermenonville. *M. Solié.*

THERÈSE LEVASSEUR , Femme  
de JEAN-JACQUES. *M<sup>le</sup>. Desforges.*

JACQUELINE, vieille Gouver-  
nante de J. JACQUES. *M<sup>le</sup>. Desbrosses.*

ETIENNE , Menuisier , *M. Favart.*

CHARLES, Fils d'Etienne , aussi  
Menuisier. *M. Michau.*

LOUISE , jeune fille , amante de  
Charles. *M<sup>le</sup>. Richardy.*

DUVAL , Commis-Libraire. *M. Cellier.*

---

*La Scene se passe à Ermenonville.*



# JEAN-JACQUES ROUSSEAU

A SES DERNIERS MOMENS.

## TRAIT HISTORIQUE,

EN UN ACTE ET EN PROSE.

( Le Théâtre représente une chambre simplement meublée ; à la droite du Spectateur est une porte qui conduit dans la chambre à coucher de J. Jacques : auprès de cette porte est un bureau de travail , sur lequel on voit un pupitre qui porte un livre In-quarto . A la gauche du Spectateur , est une croisée dont les rideaux sont tirés ; au fond du Théâtre est la porte d'entrée , auprès de laquelle sont , d'un côté , une petite table avec un déjeuner dessus ; de l'autre , un Forte-Piano , sur lequel on apperçoit la partition du Devin du Village . )

---

## SCENE PREMIERE.

THERESE , JACQUELINE .

Elles sont assises . Thérèse travaille à du linge ; Jacqueline tricotte .

THERÈSE .

J E viens , ce me semble , d'entendre sonner neuf heures .

Oui, Madame.

THERÈSE.

Mon mari se rend aujourd'hui plus tard qu'à l'ordinaire.

JACQUELINE.

La matinée est si belle!... Et puis, vous savez ben qu'lors que M. Rousseau est dans ses promenades, dans ses rêveries . . .

THERÈSE.

Sans doute.... la chaleur cependant commence à se faire sentir . . . lui seroit-il arrivé quelque chose? . . .

JACQUELINE.

Eh! qu'voulez-vous donc qu'i' lui arrive?

THERÈSE.

Ah! ma chere Jacqueline, depuis quelque tems je m'apperçois que ses organes s'affaiblissent tout-à-fait . . . je crains bien que, privé continuellement des douceurs du sommeil, il ne succombe bientôt à toutes ses infirmités.

JACQUELINE.

Oh! qu'non, ma bonne maîtresse; son bon appétit l'soutient, voyez-vous. D'ailleurs, depuis vingt ans, m'avez-vous dit, M. Rousseau est à peu près dans l'même état; moi qui l'ai vu naître, je n'lai jamais connu . . . là, c'qui s'appelle en parfaite santé . . . rassurez-vous, & croyez que l'Ciel second'r'a nos soins, & nous f'râ la grace de l'conserver long-tems.

THERÈSE.

Il est vrai que la tranquillité dont il jouit maintenant dans cet asile, semble déjà lui faire oublier ses chagrins.

7  
JACQUELINE.

Il a donc eu ben des peines dans sa vie ?

THERESE.

Jamais mortel ne fut plus cruellement, ni plus injustement persécuté.

JACQUELINE.

Ah ! contez, contez-moi donc ça . . . j'ai été séparée si long-tems d'mon bon maître, qu'j'ignore c'qu'i lui est arrivé d'puis qu'il est sorti de G'nève.

THERESE.

Je fixe l'époque de ses premiers malheurs au moment où son Emile parut dans Paris.

JACQUELINE.

Emile . . . n'est-ce pas c'livre qu'i nous lit quequ'fois l'soir, & qu'je n'pouvons jamais entendre sans pleurer ?

THERESE.

Oui, ma chère Jacqueline . . . cet ouvrage lui attira la jalouse des savans, alluma contre lui les Ministres de la Religion ; & tous, jusqu'à ses amis, devinrent ses persécuteurs. On l'accusa de souffler la discorde; on le traita d'*impie*, de *loup*, d'*enragé*; enfin, on le décréta de prise de corps; & il fut obligé de quitter la France. Il voulut se retirer à Genève, mais bientôt il en fut également banni. Chassé de sa patrie, & du pays qu'il chérissait le plus, il se retira en Suisse d'où il fut encore obligé de s'éloigner, & il se réfugia dans le village de Moutiers. Ce fut là qu'il fit la connoissance du Lord Maréchal, sur la mémoire duquel il s'attendrit si souvent. Aimé, respecté dans ce village, parce qu'il y faisoit sans cesse des heureux, il projettoit d'y passer le reste

de ses jours; lorsque ses ennemis y exciterent une émeute qui pensa lui faire perdre la vie: Je me rappellerai toujours de cette horrible nuit... je dormois; tout-à-coup un bruit affreux me réveille; les cris de mon époux m'arrachent de mon lit; je m'élançai dans sa chambre, & je le trouve égaré, abattu, s'efforçant d'échapper à des cailloux que lançoit à travers ses fenêtres, une troupe de fanatiques échauffés par le vin & les clamours des Ministres: les barbares!... ils vouloient le lapider.

#### JACQUELINE.

O Ciel! mon pauvre maître!... Et dites-moi, que fitez-vous alors?

#### HERÈSE.

C'étoit à l'entrée de l'hiver; Jean-Jacques étoit mourant, & se soutenoit à peine; malgré son état, ses prières, son innocence, il nous fallut sortir du village de Moutiers, & nous nous sauvâmes dans l'Isle St. Pierre qui est au milieu du Lac de Bienna. Là, entourés d'eau de tous côtés, séparés, pour ainsi dire, du reste de l'univers, nous comptions échapper enfin à nos persécuteurs; mais bientôt leur fureur découvrit notre solitude, & nous en fit chasser encore... Haï, méprisé de tout le monde, bafoué de toutes parts, Jean-Jacques résolut de passer en Angleterre; mais il ne put jamais s'accoutumer à ce pays: & pendant le séjour qu'il y fit, ayant appris qu'il pouvoit reparoître en France, sans craindre de perdre sa liberté, il revint à Paris, où, pour frayer à sa subsistance, il fut long-tems obligé de copier de la musique. Bientôt hélas! ses infirmités

9

infirmités augmenterent, & l'empêcherent de se livrer à un travail aussi fastidieux. Il se vit alors au moment d'être réduit à la plus affreuse misère : heureusement, il lui restoit encore quelques amis, du nombre desquels étoit M. de Girardin : cet homme généreux & sensible nous offrit cette agréable retraite ; J. Jacques, malgré toute sa fierté, ne put résister à ses instances, il accepta ses offres, & nous vîmes nous fixer à Ermenonville . . . vous savez tout le reste, bonne Jacqueline ; ce fut à peu près vers ce temps que mon mari vous fit venir de Genève , pour m'aider à le soigner dans ses vieux jours.

J A C Q U E L I N E.

Aussi malgré mes quatre-vingt ans, je n'me suis pas fait attendre . . . Ce cher maître ! . . . Que d'maux il a soufferts ! . . . Ah ! sa vieille mie Jacqueline auroit eu bien du plaisir à les partager , à les adoucir . . . Qu'vous êtes heureuse , Madame ! Vous n'l'avez jamais quitté.

T H E R E S E.

Ce n'est pas sans avoir été bien tourmentée par ses ennemis. Les cruels ! . . . Voyant que j'étois son seul appui , son unique consolation , ils ont cherché à m'en séparer ; mais jamais ils n'ont pu y réussir. Plus J. Jacques devenoit infortuné, plus je sentois que je m'attachois à lui.

J A C Q U E L I N E.

Ma bonne maîtresse ! Aussi vous en avez la récompense ; vous êtes son épouse.

T H E R E S E.

Ah ! Ce titre m'est bien cher. Je l'ai tant désiré ! J. Jacques ennemi farouche de tout ce qui semble offrir des chaînes a été long-tems sourd à mes demandes ; & ce n'est qu'après

l'avoir gouverné vingt-ans, que je jouis enfin du bonheur de le nommer mon époux... Mais il ne vient pas.

JACQUELINE.

Préparons en l'attendant, ce qu'il faut pour le déjeuner. (*Elles se levent.*)

TERESA.

Vous avez fait le café, sans doute?

JACQUELINE.

Oui tout est prêt..., tout est prêt.

TERESA.

J'entends quelqu'un, je crois.

JACQUELINE.

Oh ! pour le coup c'est Monsieur... oui c'est-lui ; c'est-lui.

## SCENE II.

Les Précédens, J. JACQUES.

J. JACQUES.

(Il entre par la porte du fond, il a sous le bras une petite botte d'herbes & tient dans ses mains un nid de fauvettes.)

BONJOUR, ma femme !... bon jour, mie Jacqueline !

(Il donne à Jacqueline sa canne & son chapeau ; & va mettre sur son bureau la botte d'herbes.)

TERESA.

Vous vous rendez bien tard, mon ami.

J. JACQUES.

C'est vrai ; je ne sais pourquoi, je n'ai jamais eu autant de plaisir à me promener, que ce matin.

## T H E R E S E.

Il fait une chaleur!.. vous savez bien qu'elle vous incommode toujours et....

J. J A C Q U E S, (*montrant le nid qu'il porte.*)  
Tenez; voilà mon excuse.

## T H E R E S E.

Bon! un nid!..

## J. J A C Q U E S.

Oui, c'est un nid de fauvettes; il y a là dedans six petits: qui le croiroit?.... voilà plus de huit jours que cette petite famille me procure chaque matin de nouvelles jouissances.

T H E R E S E, (*examinant les petits.*)

Ils n'ont pas encore de plumes. Comment se peut-il que vous ayez eu là cruauté de les ravir à leur mère? Ah, J. Jacques! je ne vous reconnois pas là.

## J. J A C Q U E S.

Leur mère, dites vous.. hélas! elle n'est plus... Ce matin en me promenant, j'ai été rendre ma visite quotidienne à cette charmante nichée que j'ai découverte près l'île des Peupliers. J'avois on ne peut mieux choisi mon temps; la mère précisément leur donnoit la becquée. Caché sous une touffe de feuillage, je regardois & j'admirois... oh! que la nature est belle, même dans ses plus légers détails! ma jolie fauvette après avoir appâté ses petits, les endort sous ses ailes; ensuite les quitte bien doucement.... bien doucement, dans l'espoir de leur rapporter bientôt une nouvelle subsistance; mais ne voilà-t-il pas qu'un maudit épervier, qui la guettoit sans doute, fond tout-à-coup sur elle, & devant moi, la met en pièces.. Vous allez rire; eh bien, d'honneur j'ai pleuré ma fauvette. Attendri sur le sort de

sa petite postérité , je n'ai point voulu la laisser périr ; & je vous ai apporté cette nichée d'orphelins , afin , mes bonnes amies , que vous m'aidiez à les élever , à remplacer leur mère .

## J A C Q U E L I N E .

J'm'en charge moi ; je sais c'qu'i' leur faut ;  
j'en ai tant él've , comme j'étois p'tite !  
*(Elle porte le nid dans la chambre de J. J.)*

## T H E R E S E .

Mon ami , puisque ces oiseaux vous sont aussi chers , nous leur construirons une volière que nous placerons dans cette chambre .

## J. J A C Q U E S .

Non pas , s'il vous plaît ; non pas .

## T H E R E S E .

Qu'en voulez-vous donc faire ?

## J. J A C Q U E S .

Leur donner la liberté , dès qu'ils auront assez de force pour en jouir .... M. de Girardin n'est pas encore venu ?

## T H E R E S E .

Il a envoyé dire qu'il ne pourroit déjeuner avec vous .

## J. J A C Q U E S .

En ce cas faites servir , je vous prie ; car je me sens un appétit ....

T H E R E S E , *(lui serrant les mains)*

Tant mieux , mon ami , tant mieux ! *(Elle approche sur le devant du théâtre la petite table où est le déjeuner ; Jean Jacques s'assied auprès ; elle se place à sa droite ; aussitôt Jacqueline rentre sur la scène avec deux cafetieres & quelques petits pains . )*

J. JACQUES, (*versant du café à Thérèse.*)

Tenez, ma femme.. voici pour vous, mie Jacqueline ; (*il donne une tasse à Jacqueline qui s'assied à sa gauche; mais un peu séparée de la table.*) Que j'aime à nous voir ainsi réunis!.. vous le savez, quand je suis seul, je ne saurois manger. Aussi, mes bonnes amies, si vous voulez me faire du bien, c'est de déjeuner tous les jours avec moi.

THERESSE.

Oui, mon ami, tous les jours.

JACQUELINE.

A condition stapendant qu'vous n'vous rendrez pas si tard de vos promenades; car moi d'abord j'ai l'appétit ouvert en m'éveillant.

J. JACQUES.

Pourquoi avez-vous tiré les rideaux de cette croisée?

THERESSE.

C'est que le Soleil donnoit dans cet appartement.

J. JACQUES, à Jacqueline.

Rendez moi le service de les ouvrir. (*Jacqueline va ouvrir les rideaux & revient se mettre à sa place*) Ils me cachent la verdure, & je la trouve si belle!.. sa vue répand dans tous mes sens une douceur, un baume délicieux... aussi quand vous me verrez prêt de mourir, portez moi à l'ombre d'un chêne, & je vous promets que j'en reviendrai..

JACQUELINE.

Oh! j'avons tout le temps d'y songer: je n'en sommes pas encore là, Dieu merci!

J. JACQUES.

Peut-être plutôt que vous ne pensez.

T H E R E S E.

Mon ami ! ... quelle idée ?

J. J A C Q U E S.

Ah ! j'ai bien des infirmités.

J A C Q U E L I N E.

N'faut pas songer à ça , Monsieur ; n'faut pas songer à ça .

J. J A C Q U E S.

Cela vous est facile à dire, mie Jacqueline ; vous êtes encore verte & robuste vous ; mais moi... à propos , mes bonnes amies , avez-vous été voir aujourd'hui la pauvre Michel , cette malheureuse veuve en couche de son septième enfant ?

T H E R E S E.

Non , pas encore ; nous irons sitôt le déjeuné.

J. J A C Q U E S.

Vous m'obligerez.. portez-lui , je vous en prie , tout ce dont elle a besoin. La mere de sept orphelins indigents est si intéressante , si respectable ! j'aurois déjà parlé de sa triste position à M. de Girardin ; mais il m'auroit aussitôt privé du plaisir d'assister moi-même cette infortunée ; & je vous l'avouerai , je ne puis me résoudre à céder l'occasion de faire du bien.

J A C Q U E L I N E.

J'entends quelqu'un ce m'semble... je vais voir ce que c'est.



## SCENE III.

Les Précédens, CHARLES.

CHARLES, (*il porte des outils de menuisier & plusieurs petites planches.*)

MONSIEUR, je vous salue.

J. JACQUES.

Ah ! vous voilà... bon jour, Charles !

CHARLES.

J'apporte ce que je vous avois promis pour votre bibliothéque.

J. JACQUES (*se levant.*)  
Ah ! ah ! fort bien.

CHARLES, (*d'un ton triste.*)  
J'ai pensé vous manquer de parole, M.  
Rousseau.

J. JACQUES.  
Comment, mon ami ?

CHARLES, (*à part.*)  
Hélas !

J. JACQUES, (*à Therese.*)  
Je vais avec lui dans mon cabinet ; je veux faire arranger tout cela à ma fantaisie.... vous, ma bonne amie, allez pendant ce tems-là porter à la pauvre Michel ce qui lui est nécessaire.. suivez-moi, Charles.

*Il sort avec Charles par la porte latérale ; Therese & Jacqueline le suivent des yeux.*



## SCENE IV.

THERÈSE, JACQUELINE.

THERÈSE.

**P**ROFITONS de l'instant où il est avec le menuisier ; je n'aime pas à le laisser seul.

JACQUELINE (*prenant un panier à son bras.*)

J'ai mis là dedans tout c'qu'i faut.

THERÈSE, (*entrouvrant la porte par laquelle J. Jacques est sorti.*)

Il cause avec Charles, & paroît occupé ; allons vite, bonne Jacqueline, afin d'être promptement de retour. (*Elles sortent par la porte du fond, & aussitôt on entend plusieurs coups de marteau dans la chambre à coucher de J. Jacques.*)

## SCENE V.

J. JACQUES, (*seul.*)

**L**E bruit que fait ce jeune homme me fatigue la tête ; laissons-le achever son ouvrage. Je me sens aujourd'hui d'une foiblesse . . . . lissons : cela me distraira peut-être. (*Il s'assied*

*sied devant son bureau, & essaie de lire dans le livre qui est dessus.)* Ciel ! ma vue est plusfoible encore qu'à l'ordinaire ; je n'y vois presque plus... O toi dont le génie réchauffe & console mon ame ! Plutarque ! si je ne puis plus lire tes écrits immortels , ce sera bientôt fait de moi.... je sens que je touche à la fin de ma carriere..... que la récapitulation des événemens de ma vie offre un tableau triste & déchirant!.. quels maux n'ai-je pas soufferts? quels tourmens n'ai-je pas endurés ?... mépris, trahisons, bannissemens, misere, abandon,tout s'est accumulé sur moi.... ô mon Dieu ! pourquoi destinant ce cœur à être si cruellement déchiré , l'as-tu donc fait aussi sensible ?....

*(Se levant avec force & noblesse.)* Mais j'espere qu'un jour on bénira mes travaux & ma mémoire.... oui , je m'élance dans l'avenir ; je vois mes persécuteurs démasqués , ne plus oser flétrir mon nom ; je vois plusieurs peuples détrompés , rougir des coups dont ils m'ont accablé.... vous sur-tout , vous que j'ai toujours si constamment chéris, François! . vous donnerez un jour des larmes à ma cendre , & vous direz alors : « J. Jacques » nous aimâ ; & nous avons pu le haïr ! » il voulut nous éclairer ; & nous avons pu déshonorer ses écrits ! il voulut nous rendre libres ; & nous avons pu atenter à sa liberté !... » Grand Dieu ! fais que je puisse avant de mourir , entendre ces remords , ces regrets si nécessaires à mon cœur : & si je ne suis plus , ah ! fais du moins qu'ils puissent retentir jusqu'au fond de ma tombe !

*(Il s'assied.)*

## SCENE. VI.

J. JACQUES, CHARLES.

CHARLES.

J'AI fini, M. Rousseau ; voulez-vous voir  
si c'est de votre goût ?

J. JACQUES.

C'est inutile, mon ami ; avec des ouvriers  
tels que vous, on est toujours sûr d'être con-  
tent. .... Mais, qu'avez-vous, Charles ?  
vous paroissez triste & chagrin.

CHARLES.

Ah ! M., ce n'est pas sans sujet. ....  
mon pere, helas ! dès demain, peut-être,  
sera conduit dans les prisons.

J. JACQUES.

Ciel ! un si honnête homme ! & de quoi  
prétend-on le punir ?

CHARLES.

D'avoir sécuру un de ses amis dans l'ad-  
versité. .... L'an passé, feu notre voisin Michel  
eut besoin de cent écus ; mon pere ne pou-  
vant les lui prêter, les demanda pour lui à  
Maître Dumont, principal fermier de M. de  
Girardin. Cet homme dur & avare, prêta  
cette somme à Michel, sous gros intérêts,  
& cela sous la caution de mon pere. Ce pau-  
vre malheureux est mort, vous le savez, il  
y a six mois, ne laissant après lui que sa  
femme & six enfants. Le terme du billet est  
expiré ; nous ne pouvons y satisfaire ,

& le cruel Dumont nous poursuit avec tant de rigueur , que demain mon pere doit être arrêté , & moi chassé de notre boutique , que l'on va saisir aujourd'hui. . . . . mais tout cela , M. , n'est que la moitié de mes peines.... Si vous saviez . . . j'étois à la veille d'épouser la fille unique de ce riche Maçon , qui demeure ici près. Nous nous aimons depuis l'enfance , & nous touchions au moment d'une union , si ardemment & si mutuellement désirée ; mais aujourd'hui , le pere de ma future ne veut plus consentir à notre mariage , parce qu'il craint que cette affaire ne déshonneure ma famille.

## J. J A C Q U E S.

Ainsi , votre pere va perdre son honneur ; sa liberté ; vous , jeune homme , votre état , votre maîtresse ; & cela pour cent écus. . . Ah ! que ne les ai-je en mon pouvoir ! ils seroient à vous , dans l'instant.

## C H A R L E S.

Vous me pénétrez.... Je sais que vous n'êtes pas riche , malgré tout le bien que vous faites dans notre village ; mais on n'a pas toujours besoin d'or pour rendre service , & il ne tient qu'à vous , M. Rousseau , de me tirer du désespoir où je suis.

J. J A C Q U E S , ( se levant avec précipitation. )

Comment ? expliquez-vous.

## C H A R L E S.

M. de Girardin vous aime , & même il vous respecte ; tous les jours il vient vous visiter ; daignez lui peindre notre position , la dureté de son fermier , & peut-être....

J. JACQUES, (*avec le feu du sentiment.*)

Oui, vous avez raison... oui, je lui en parlerai aujourd'hui... ce matin même; car il doit venir ici... oh! je vous promets de vous obtenir du temps; reposez-vous sur moi.

CHARLES.

Ah! M., vons allez rendre la vie à mon pere, à ma Louise... je vous devrai....

J. JACQUES.

Rien, mon ami, rien; le plus grand des plaisirs est dans le cœur qui les donne... allez, jeune homme; allez rassurer votre pere, consoler votre Louise; & soyez bien sûr que rien ne pourra nuire à votre mariage.

CHARLES.

Ah! que ne puis-je vous peindre tout ce que vous m'inspirez, tout ce qui se passe dans mon cœur! mais tenez, M., sentez comme il bat; (*il presse les mains de J. Jacques contre son sein.*) Voyez couler mes larmes: tout cela vous peindra mieux mes sentimens, que tout ce que je pourrois dire.

(*Il sort.*)

## SCENE VII.

J. JACQUES, seul.

L'INTERESSANT jeune homme! quelle candeur! quelle sensibilité!... son âge, ses sentimens & sur-tout son état... tout cela me rappelle

Emile... & souvenir délicieux!..., oui, je serai ton protecteur, dussé-je moi-même...

### S C E N E V I I I .

J. JACQUES, THERESE, JACQUELINE,  
DUVAL.

J A C Q U E L I N E , ( à Duval , au fond de la Scene . )

E ntrez , Monsieur , entrez .

T H E R E S E , ( à J. Jacques . )

Voici quelqu'un qui voudroit vous parler .

D U V A L .

Je vous salue , M. Rousseau... vous ne me reconnoissez donc pas ?

J. J A C Q U E S , ( se levant & le fixant de près . )

Ah ! c'est vous , M. Duval... que je suis aise de vous voir !... comment se porte M. Rey ?

D U V A L .

A merveille , M. ; m'ayant envoyé dans ce canton pour ses affaires , il m'a chargé de vous voir & de vous remettre cette lettre .

J. J A C Q U E S , ( prenant la lettre . )

Asseyez-vous , je vous prie .

D U V A L , ( restant de bout : )

Je vous suis obligé ; je ne puis m'arrêter qu'un instant .

J. J A C Q U E S , ( essayant de lire la lettre & la donnant ensuite à Thérèse . )

Tenez , ma bonne amie , faites-moi le

plaisir de la lire vous-même... j'ai depuis  
tantôt un nuage sur les yeux....

**T H E R E S E**, (*elle prend la lettre en fixant  
J. Jacques avec trouble & inquiétude, & la  
lit. Pendant ce tems Duval tire un sac d'argent  
qu'il compte sur le bureau.*)

» M O N S I E U R ,

» Le terme de la rente de 300 liv. que j'ai  
» eu le bonheur de vous faire accepter , est  
» échu d'hier , je vous fais en conséquence  
» passer cette somme par mon commis qui se  
» rend aujourd'hui à Ermenonville.. On dit, à  
» Paris , que vous êtes dans la plus grande  
» détresse. Vous connoissez ma fortune ; vous  
» pouvez en disposer ; mon bienfaiteur ! vous  
» y avez les droits les plus sacrés ; vous savez  
» que je la tiens de vos ouvrages.

» *R E Y Libraire.*

**D U V A L.**

Voici votre argent bien compté.

**J. J A C Q U E S**, (*attendri.*)

Je suis trop incommodé pour répondre en  
ce moment à M. Rey : dites-lui que ses offres  
m'ont ému jusqu'aux larmes ... mais qu'il  
ne me manque rien dans cet asile ; & que j'y  
suis aussi heureux qu'il m'est possible de l'être.  
Vous embrasserez bien pour moi l'honnête M.  
Rey ... Adieu , M. Duval ! je vous félicite  
de travailler sous un aussi galant homme.

(*Duval sort.*)



---

## S C E N E I X.

J. JACQUES, THERESE, JACQUELINE.

*J. JACQUES, ( pendant que Therese & Jacqueline reconduisent Duval, & remettant l'argent dans le sac.)*

**J**E ne m'attendois pas à recevoir aujourd'hui cet argent... ciel! il me vient une idée : voilà précisément la somme dont Charles a besoin... ah! si je pouvois... (*il se leve.*) Voyons auparavant s'il m'est possible d'en disposer... dites-moi, mes bonnes amies, devons-nous quelque chose?

J A C Q U E L I N E.

Non, Monsieur ; l'peu qu'j'achetons, je l'payons toujours comptant.

T H E R E S E.

Comment ferions-nous des dettes? c'est à qui, dans ce village, nous offrira ce qui est nécessaire à la vie. Aussi, ai-je presque tout l'argent que vous m'avez donné.

J. J A C Q U E S. (*à part.*)

Je puis donc augmenter encore le nombre des heureux que j'ai faits... Jacqueline?

J A C Q U E L I N E.

Monsieur.

J. J A C Q U E S.

Allez vite chez Etienne, le menuisier qui demeure ici près... vous direz à son fils, à Charles, que j'ai à lui parler, & qu'il vienne sur le champ... entendez-vous, sur le champ.

J'y vais, Monsieur, j'y vais.  
*(Ici paroît M. de Girardin; Jacqueline ne sort que lorsqu'il est entré.)*

---

## SCENE X.

J. JACQUES, THERESE, M. DE GIRARDIN.

---

M. DE GIRARDIN.

BON jour, mon cher J. Jacques! (*à Thérèse*). Madame, je vous salue... Eh bien! mon ami, comment va la santé ce matin? (*il lui serre la main.*)

J. JACQUES.

Pas trop bien, M. de Girardin, pas trop bien.

M. DE GIRARDIN.

Effectivement, je vous trouve un peu changé... il faut vous tranquilliser; ce ne sera rien... je n'ai pu venir déjeuner avec vous; cela m'a singulièrement contrarié; mais j'avois des comptes à recevoir, des ouvrages à visiter... à propos, J. Jacques, je me fâcherai contre vous: il y a un siècle qu'on ne vous a vu chez moi.

J. JACQUES.

Je suis bien sensible à ce reproche; mais depuis quelque tems mes jambes s'affoiblissent: je marche difficilement... Et puis, je vous l'ai dit cent fois, mon ami; mon caractere timide

timide & indépendant n'est point fait pour la société civile, où tout est gêne & contrainte.

M. DE GIRARDIN.

Et qui peut chez moi vous gêner ou vous déplaire? Toute ma famille vous chérit, vous respecte comme un pere; car c'est à qui vous préviendra, c'est à qui vous caressera... J. Jacques, pour le bonheur de vos amis & pour vous-même, bannissez, croyez-moi, cette misanthropie qui desseche votre belle ame, & ne soyez plus aussi solitaire, aussi sauvage.

J. JACQUES.

Faut-il s'étonner si j'aime tant la solitude? je ne vois qu'animosité sur le visage des hommes; & la nature me rit toujours.

(Thérèse sort par la porte de côté.)

M. DE GIRARDIN.

J'avoue que jamais mortel n'eut autant que vous à se plaindre de ses semblables; & qu'ils vous ont vraiment donné le droit de les haïr.

J. JACQUES.

Je ne les hais point, parce que je ne saurois haïr; mais je ne puis me défendre du mépris qu'ils méritent, ni m'abstenir de le leur témoigner.

M. DE GIRARDIN.

Fort bien! mais avec un pareil système, on donne souvent des armes à ses ennemis: vous en avez fait vous-même la triste expérience.

J. JACQUES.

Je sais que mes persécuteurs ne cessent de me calomnier, de conspirer contre moi; que m'importe? Je me ris de toutes leurs trames; & je jouis de moi-même, en dépit d'eux... les barbares!... ils ne peuvent me priver de

D

tous les biens de la vie ; & grace à vous , ô mon cher bienfaiteur ! je goûte encore les charmes de l'amitié, lien sacré que j'adorai toujours , & qui tant de fois fit mon malheur.

M. D E G I R A R D I N .

Oui , je suis votre ami ; je me fais gloire de l'être : respectable infortuné ! qui pourroit vous connoître , & vous refuser une place dans son cœur ? Ah ! le plus beau jour de ma vie fut celui où , cédant enfin à mes sollicitations , vous avez accepté une retraite dans ces lieux : qu'ils me sont chers depuis que vous les habitez ! je n'y puis faire un pas , sans être content de moi , sans y trouver vos traces , votre image ; & sans me dire : j'ai payé mon tribut à l'indigent ; j'ai secouru l'honnête homme ; j'ai soustrait le premier Philosophe de ce siecle à la rage de ses ennemis , j'ai sauvé en un mot & le génie & les vertus... Ah , J. Jacques ! quels plaisirs peuvent égaler ceux-là ? & quels plus grands avantages peuvent jamais procurer & le crédit & l'opulence ? ( Ils s'embrassent . )

J. J A C Q U E S .

Que l'estime des hommes qui en sont dignes eux - mêmes , produit dans l'ame un sentiment délicieux !... Etre aussi délicat que sensible , mon généreux appui , vous seul réchauffez ce cœur engourdi par le malheur & par l'âge ; vous seul me faites oublier mes chagrins.. comment vous exprimer jamais toute ma reconnoissance ?

M. D E G I R A R D I N .

Comment ?... en me regardant toujours comme votre ami , en m'ouvrant souvent votre

ame , en m'y laissant répandre toutes les consolations dont elle a besoin... Mais pardon , mon cher J. Jacques , je suis forcé de vous quitter ; je vais voir une malheureuse veuve dont on m'a parlé , & qui ne demeure qu'à deux pas d'ici ; je reviens dans l'instant : je dînerai aujourd'hui avec vous : nous ferons notre partie d'échecs ; cela vous distraira.

( *Ici Charles entre ; il reste au fond de la Scène , & suit des yeux M. de Girardin qui sort par la porte du fond.* )

---

### S C E N E X I .

J. JACQUES , CHARLES.

J. J A C Q U E S , ( *revenant de conduire M. de Girardin.* )

AH ! c'est vous , Charles.

C H A R L E S .

Oui , Monsieur , je reviens à vos ordres... vous venez de voir Monsieur de Girardin : vous lui avez parlé sans doute... sera-t-il sensible à mes peines , à notre situation ? Ah , Monsieur !achevez de me rendre à la vie , ou de me donner la mort.

J. J A C Q U E S , ( *lui donnant le sac d'argent avec vivacité.* )

Voilà vos trois cents livres.

C H A R L E S .

Comment , Monsieur ! ...

J. J A C Q U E S.

Voici vos trois cents livres , vous dis-je ;  
prenez-les , & allez , allez acquitter la dette  
de votre pere.

C H A R L E S , ( prenant le sac . )

Dieux ! ( il se jette aux pieds de J. Jacques . )

J. J A C Q U E S.

Relevez-vous , jeune homme ; relevez-vous ,  
vous dis-je... cette position est humiliante &  
pour vous & pour moi .

C H A R L E S , ( se relevant . )

Ah ! si j'osois ? . ( Il s'élançe pour embrasser  
J. Jacques , & s'arrête tout à coup : J. Jacques  
lui tend aussitôt les bras , & il s'y précipite . )  
Ah ! M. Rousseau ! que ne vous dois-je pas ?  
je savois bien que M. de Girardin ne pourroit  
se refuser à vos demandes ... quel homme  
respectable ! ... mais dites-moi , Monsieur ,  
pour combien de tems nous prête-t-il cette  
somme ?

J. J A C Q U E S , ( avec surprise & embarras . )

Pour toujours , mon ami : il vous la donne .

C H A R L E S .

Comment , il nous la donne ! ... mon pere  
ne l'acceptera jamais à pareil titre .

J. J A C Q U E S , ( sur le même ton . )

Eh bien ! ... votre pere la lui remettra ,  
quand il en aura le pouvoir .

C H A R L E S .

En ce cas je cours la lui porter ... le tems  
presse ... ah ! jamais bienfait ne vint plus à  
propos ... Si vous saviez , Monsieur ; en sortant  
de chez nous , j'ai vu de loin plusieurs

sergents & recors qui fixoient déjà la porte de notre maison ; & peut-être.....

J. J A C Q U E S , (avec précipitation.)

Eh ! courez donc, jeune homme, courez délivrer votre pere.

C H A R L E S , (avec égarement & lui baignant les mains.)

Oui , j'y cours... oui , Monsieur... ah ! qu'on a bien raison de dire que vous êtes le plus sensible & le meilleur des hommes!

(Il sort. )

### S C E N E X I I .

J.. JACQUES , seul.

I L a pris le change ; fort bien... s'il eût sué que cet argent venoit de moi , il sait que je suis pauvre ; je le connois , il ne l'auroit point accepté... Qu'il est doux ce bonheur , d'être utile à ses semblables ! faut-il hélas ! que j'en jouisse aussi rarement !... L'erreur où j'ai laissé ce jeune homme me fait éprouver un plaisir inexprimable... Faire des heureux sous le nom de son bienfaiteur , c'est remplir à la fois les devoirs de l'humanité , ceux de la reconnoissance ; c'est se procurer deux jouissances pour une... Mais quelle douleur affreuse vient me déchirer ?... un froid mortel me glace tous les sens.....

( Il s'appuye sur son bureau & tombe accablé dans le fauteuil qui est auprès. )

M. de Girardin ya revenir ; munissons-nous de ce que mon cœur lui destine depuis

long-tems. ( Il cherche dans son bureau ; en tire plusieurs manuscrits qu'il examine de fort près & avec beaucoup de peine : il s'arrête sur un de ces manuscrits , le fixe d'un air satisfait & attendri , & le glisse ensuite sous sa veste qui doit être à moitié déboutonnée . )

J'entends quelqu'un ; cachons bien notre état , & tâchons de n'effrayer personne.

### SCENE XIII.

J. JACQUES , JACQUELINE.

JACQUELINE , (essoufflée.)

IL va venir , Monsieur , il va venir.

J. JACQUES.

Qui donc ?

JACQUELINE.

Charles , qu'vous m'avez envoyé chercher.

J. JACQUES. (avec un sourire de bonté.)  
Je l'ai vu , mie Jacqueline ; il sort d'ici.

JACQUELINE.

Bah ! c'est donc lui que j'ai rencontré tout-à-l'heure ; i'courroit si fort , que j'nai pu le reconnoître.



## SCENE XIV.

J. JACQUES, JACQUELINE,  
M. DE GIRARDIN.

M. DE GIRARDIN.

JE n'ai pas été long-tems, comme vous voyez.

J. JACQUES, (*se levant avec peine.*)  
Je vous en remercie.

M. DE GIRARDIN.  
Jean-Jacques, vous m'avez fait un vol.

J. JACQUES.  
Un vol!

M. DE GIRARDIN.  
Comme Seigneur de ce canton, je dois secourir tous les malheureux qui s'y trouvent; c'est de tous mes droits celui que je chéris le plus; & . . .

J. JACQUES.  
Ah! je comprends . . . vous venez de chez la veuve Michel.

M. DE GIRARDIN.  
Précisément, on m'avoit parlé de sa position: j'étois allé lui porter des secours . . .

JACQUELINE.

Et vous avez trouvé la b'sogne faite . . . oh dame! c'est qu'mon bon maître n'aime pas voir souffrir, voyez-vous. Aussi la pauvre chere femme . . . d'puis qu'elle est en couche, elle n'a manqué de rien . . . ni ses enfans, au moins;

32

i'sont si gentils , si aimables ! . . pas-vrai ;  
Monsieur ? C'est moi qui suis la maraine du  
dernier , & je m'promets bien . . .

J. JACQUES.

C'est bon , mie Jacqueline , c'est bon . . .  
laissez-nous . . . je vous en prie.

JACQUELINE.

Plait-i' , Monsieur ?

J. JACQUES.

Laissez-nous , vous dis-je ; vous m'obligerez :  
JACQUELINE , ( à part , en s'en allant . )  
Quand i' sont ensemble , on n'peut jamais  
rester avec eux .

( Elle sort par la porte latérale . )

---

## SCENE XV.

J. JACQUES , M. DE GIRARDIN.

---

M. DE GIRARDIN.

Eh bien ! faisons-nous notre partie d'échecs ?

J. JACQUES , ( avec le ton de quel-  
qu'un qui cache une douleur aiguë . )

Oh ! non , non . . . cela est impossible .

M. DE GIRARDIN.

Pourquoi ?

J. JACQUES.

Je n'en ai pas la force .

M. DE GIRARDIN.

Vous souffrez donc beaucoup ?

J. JACQUES.

Oui , mon ami . . . oui beaucoup , je vous  
assure . . . à peine je me soutiens .

M.

M. DE GIRARDIN.

O ciel ! vous m'allarmez ; (*Il lui apporte une chaise.*) tenez, asseyez-vous.

J. JACQUES. (*Il s'assied.*)

Je me sens anéanti.

M. DE GIRARDIN, (*le soutenant.*)

(*A part.*) Il respire à peine. (*à J. Jacques.*) attendez; je vais appeler quelqu'un.

J. JACQUES.

Non, non ; je vous en supplie . . . cela ne feroit qu'effrayer ma femme, ma gouvernante... n'empoisonnez pas mes derniers momens.

M. DE GIRARDIN.

Vos derniers momens ! ah ! que dites-vous là !

J. JACQUES (*avec le sourire du calme & de la béatitude.*)

C'en est fait, mon ami . . . oui, je sens... je sens que je m'en vas.

M. DE GIRARDIN.

Vous me déchirez . . . avec quelle tranquillité, quel sang-froid . . .

J. JACQUES.

Cela vous étonne, mon ami . . . celui qui a tâché de vivre de maniere à n'avoir pas besoin de songer à la mort, la voit venir sans effroi . . . Qui s'endort dans les bras d'un Pere, n'est pas en souci du réveil . . . nous allons donc nous quitter ! . . . ce ne sera pas pour toujours ; il est, on n'en peut douter, il est un lieu où les bons cœurs doivent se réunir ; cet espoir fut toujours la consolation de mes malheurs . . . Mais avant de nous séparer, il faut que je m'acquitte d'un devoir sacré :

il faut que je vous offre un gage de mon amitié . . . de ma reconnaissance . . . (*il tire de son sein le Manuscrit qu'il y avoit mis.*) Tenez . . . voici tout le bien qui me reste . . . c'est ce que j'ai de plus cher . . . puisse-t-il vous rappeler quelquefois le malheureux solitaire & les bienfaits dont vous l'avez comblé ! . . . c'est le Manuscrit de mon Contrat Social.

M. DE GIRARDIN.

Dieux ! (*il prend le Manuscrit, le baise à plusieurs reprises, & le presse ensuite contre son cœur.*) Vous ne pouviez me faire un don plus précieux . . . je le reçois avec tout le transport . . . tout le respect qu'il inspire... le voilà donc cet ouvrage immortel, qui maintient l'homme dans tous ses droits, en le faisant libre & l'égal de ses frères ! . . . On diroit que c'est Dieu, oui, Dieu lui-même, qui a dicté cet écrit ; pour rétablir l'ordre de la nature & fonder le bonheur de la société . . . Qui jamais, ô grand homme, qui jamais, en lisant cet ouvrage, pourra croire qu'il vous a attiré la haine de vos semblables ; qu'il vous a fait bannir de votre Patrie, de la France, de presque toute l'Europe ? . . . Ah ! qu'il vous vengera bien de ce que vous avez souffert ! Oui, je veux qu'avant la fin du siècle, cet Ecrit soit gravé dans tous les cœurs ; je veux qu'il vous fasse tresser des couronnes civiques, éléver des statues ; je veux enfin qu'il devienne le code de la Liberté Françoise.

J. J A C Q U E S , (*se soulevant avec tout le feu du génie.*)

Vous le croyez . . . eh bien ! je l'ai toujours pensé . . . ah ! cette idée me rend toutes

mes forces... oui , que les François suivent mes principes , qu'ils sécondent mes travaux ; & bientôt ils briseront toutes les chaînes qui les avilissent , & bientôt ils deviendront le premier peuple du monde. Ils auront , je le prévois , bien des usages à abolir , bien des préjugés à vaincre , bien des obstacles à surmonter ; mais qu'importe ? tout ce qu'ont fait les hommes , les hommes peuvent le détruire... (*Il retombe sur son siège dans le plus grand abattement.*) Il ne me reste plus , mon ami , qu'une prière à vous faire ... vous avez été mon bienfaiteur ; soyez encore celui de ma pauvre Thérèse. Ma femme est foible & facile à tromper ; mes ennemis l'ont souvent calomniée ; mais son caractere est pur , & je lui dois mon estime... je vais donc me séparer d'elle , sans lui laisser , hélas ! de quoi subsister après ma mort.

M. D E G I R A R D I N.

Ne lui restera-t-il pas votre nom , le titre de votre épouse ? assurez-vous , mon ami ; & croyez que les François ne souffriront pas que celle qui a consacré sa vie à soigner , à prolonger la vôtre , que la compagne fidelle de J. Jacques , languisse jamais dans l'indigence .

J. J A C Q U E S.

J'en accepte le présage.... en tout cas , je vous la recommande ... mais où est-elle ?... je voudrois la voir... car je sens que je ne suis pas bien....

M. D E G I R A R D I N.

La voici... ô Ciel ! comment lui apprendre ?

Contraignez-vous, mon ami, contraignez-vous, je vous en prie! cachons-lui mon état, jusqu'à mon dernier moment.

---

## S C E N E X V I &amp; dernière.

Les Précédens, THERESE, JACQUELINE,  
*(celles entrent par la porte de la chambre à coucher.)* ETIENNE, CHARLES, LOUISE,  
*(ces derniers entrent par la porte du fond.)*

---

C H A R L E S, désignant *M. de Girardin.*

L E voilà mon pere, le voilà notre bienfaiteur.

E T I E N N E, à *M. de Girardin.*

Ah, Monsieur ! comment vous exprimer ce que nous vous devons?.. sans vous je perdois mon honneur, mon état.

C H A R L E S.

Sans vous je perdois ma Louise.

L O U I S E.

Sans vous, Charles jamais n'eût été mon époux.

*M. de Girardin.*

Comment, mes bons amis? expliquez-vous.

C H A R L E S.

Ah! ne cherchez point à dissimuler, à éviter l'épanchement de notre reconnaissance.....

Quoi M. ! n'est-ce pas vous qui m'avez fait remettre trois cents livres pour mon pere ?

E T I E N N E.

Et qui vouliez pousser la générosité jusqu'à m'en faire un don ?.. mais je ne veux les accepter que comme un service, & je viens, Monsieur, je viens vous en offrir mon billet. (*Il présente un billet à M. de Girardin.*)

J. J A C Q U E S , (à part & d'une voix prête à s'éteindre.)

Oh ! quel moment délicieux !

M. D E G I R A R D I N .

Je ne sais, mes amis, ce que cela signifie ; qui vous a donc remis la somme dont vous parlez ?

C H A R L E S .

M. Rousseau ; il n'y a qu'un instant.

T H È R E S E .

Je dévine l'Enigme... il a reçu tantôt la pension de trois cents livres que lui fait son Libraire ; & d'après ce que j'entends, d'après ce que j'ai vu, je suis sûre qu'il a employé cette somme à secourir ces honnêtes gens.

M. D E G I R A R D I N .

Oui, je le lis sur sa figure ; mes amis, voilà votre véritable bienfaiteur.

T O U S .

Dieux ! (*Ils entourent tous J. Jacques ; Charles & Louise se jettent à ses genoux, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche ; Thérèse, Jacqueline & Etienne lui baissent les mains.*)

J. J A C Q U E S , (d'un ton défaillant & les fixant tous avec attendrissement.)

Ménagez-moi... je vous en prie... vous ne savez-pas, ... ménagez-moi.

M. DE G I R A R D I N.

Quel tableau délicieux & déchirant ! ô mon Dieu ! un pareil être sur la terre est ta plus parfaite image ; pourquoi veux-tu nous l'enlever ? pourquoi ne permets-tu pas que le nombre de ses jours égale celui de ses vertus ?

T H E R E S E.

Que dites-vous !

J. J A C Q U E S.

Il ne m'est plus possible de le cacher...  
vous me voyez expirant....

T H E R E S E.

Quoi , mon ami !

J A C Q U E L I N E.

Mon bon maître !

J. J A C Q U E S.

Ma femme , donnez-moi votre main... (à M. de Girardin) mon ami , donnez-moi la vôtre... que je les presse encore une fois sur mon cœur !.. Louise.. dites-moi , Louise... votre pere consentira-t-il à votre mariage ?

L O U I S E , (sanglottant.)

Oui , M. ; grace à vos bontés , à vos bienfaits , nous allons être unis.

J. J A C Q U E S.

Allons ; j'ai bien placé mon argent... (à Etienne en unissant Charles & Louise. ) voilà tout l'intérêt que j'en exige... entendez-vous , pere Etienne ; tout l'intérêt que j'en exige... rendez-moi le service d'ouvrir cette fenêtre , afin que j'aye le bonheur de voir encore le Soleil..

(*Jacqueline ouvre la fenêtre avec précipitation . . M. de Girardin & Thérèse soutiennent J. Jacques ; Etienne , Charles & Louise se grouppent auprès de lui , dans l'attitude de la douleur & de l'admiration .*)

Que ce jour est pur & serein ! . . oh ! que la nature est grande ! . . . voyez - vous . . . voyez-vous cette lumiere immense . . . voilà Dieu . . . oui , Dieu lui-même qui m'ouvre son sein , & qui m'invite à aller goûter cette paix éternelle & inaltérable que j'avois tant désirée . . .

(*Il se laisse aller dans les bras de ceux qui l'entourent ; & la toile tombe .*)

F I N.

A TOURS. De l'Imprimerie de C. BILLAULT,  
Iprimeur des Amis de la Constitution.

